



HAL
open science

Printemps à rebours

Sophie Houdart

► **To cite this version:**

Sophie Houdart. Printemps à rebours. Comment faire? Cahiers éphémères et irréguliers pour saisir ce qui nous arrive et imaginer les mondes de demain, Le Seuil, pp.185-192, 2020, 9782021471526. <hal-03020359>

HAL Id: hal-03020359

<https://hal.science/hal-03020359v1>

Submitted on 30 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Sophie Houdart

CNRS/ Université Paris Nanterre, Laboratoire d’Ethnologie et de Sociologie Comparative

Sophie.houdart@cnrs.fr

Printemps à rebours

Confinement 2020. Cela fait huit années que je me rends, au printemps ou à l’automne généralement, dans la préfecture de Fukushima. C’est depuis là, en quelque sorte, que je vis ce qui nous arrive. Comprenez bien : je ne suis pas *actuellement* là-bas et le voyage que je projetais cet été n’est lui-même plus d’*actualité* – comme cessent progressivement de l’être les Jeux Olympiques qui avait motivé cette nouvelle phase de l’enquête. Non que je sois à Fukushima, donc, mais à la faveur de cette période d’isolement, je plonge dans les données que j’ai amassées toutes ces dernières années en me rendant sur les lieux nucléairement contaminés, tsunamiquement sinistrés. Bizarrement, dans ce nouveau contexte, me vient la nostalgie de ce que j’ai pris tant de peine à aimer.

Sauf cette année, donc, je me suis rendue, tous les ans depuis 2012, à Tôwa-chô, située à une cinquantaine de kilomètres de la centrale de Fukushima Daiichi, dans une exploitation agricole qui œuvre activement au processus de « réparation » (*fukkô* 復旧) et de « revitalisation » de la région (*mura okoshi* 村おこし). J’ai suivi les campagnes expérimentales auxquelles participaient les habitants en collaboration avec des agronomes et des experts en radioactivité. J’ai pu voir les habitudes de vie se modifier à mesure des années, les gens trouver de nouveaux repères dans leur territoire bouleversé. Pour des raisons qui sont aisées à comprendre, je crois, les moments passés sur ce que les anthropologues appellent le « terrain » tiennent chaque fois en quelques semaines – et j’ai fini par me convaincre que le retour annuel venait compenser la brièveté de ces présences. Tout le reste de l’année, cependant, je *me maintiens* avec les gens et les situations, y pensant chaque jour, y rêvant parfois. Je travaille et laisse travailler en moi l’écho de ce que j’ai vu, de ce que j’ai entendu. Ça prend de la place. Au cours de mon dernier séjour il y a tout juste un an, j’annonçai à mon hôte, au moment de partir, que nous nous reverrions l’année suivante – et lui de s’étonner : encore ? Il interrogeait : Jusqu’à quand allais-je venir ? Cette catastrophe, que rappelait ma présence, n’allait-elle jamais finir ? Justement si : cette année, cet été, elle devait. La tenue des Jeux olympiques, pour l’organisation desquels le Japon avait déposé sa candidature six mois seulement après la triple catastrophe, annonçait pompeusement sa clôture. « Jeux olympiques de la reconstruction », lisait-on ici et là. Clôture ajournée jusqu’à nouvel ordre, c’est la grande débandade, la catastrophe qui m’intéresse semble rebondir...

Passages obligés

Ce n’est pas la première fois que j’ai le sentiment d’avoir une catastrophe de retard, d’être déphasée, bloquée dans ce temps qui n’est pas le mien, ces lieux qui ne m’appartiennent pas. En 2016, tandis que nous remontions à plusieurs « le chemin étroit vers les contrées du nord » (le poète Bashô, 1694) et vers Fukushima, allongeant volontairement le périple, ralentissant nos pas¹, nous avons été

¹ Une partie de ce travail d’enquête est réalisée avec un collectif (<http://www.f93.fr/fr/project/11/call-it-anything.html>) que je remercie ici chaleureusement.

rattrapés par un tremblement de terre catastrophique qui avait lieu au sud – sur les écrans de télévision, ce nouvel événement semblait écraser, du haut de son actualité, celui pour lequel nous avions fait le voyage, celui que le temps de l'enquête avait maintenu presque aussi vif, pour nous, qu'au premier jour. Le décalage nous avait sauté aux yeux. Nous qui pensions nous rapprocher à petits pas de la source du danger (au nord) nous en éloignions dans le même temps (au sud) ...

Et voilà qu'à nouveau, les temps entrent en collusion. Fukushima et la pandémie semblent d'abord emprunter le même chemin. Non. D'abord c'est différent : ma fille a peur de sortir, elle se prend à craindre le Grand Dehors, tandis qu'au contraire je respire à pleins poumons parce que je sais la différence entre le confinement que nous vivons et le confinement après catastrophe nucléaire. Pour celle-là, il faudrait non seulement fermer les fenêtres mais encore les calfeutrer, et puis ne pas s'approcher trop près des vitres elles-mêmes. Oui, alors là, oui, respirer à plein poumons, cela m'importe franchement, comprends-je, et je le ferais sans hésiter figurer en haut de la liste des choses auxquelles je tiens².

D'accord.

Mais comme tout le monde, et comme je l'ai vécu il y a quelques années en me rendant dans la région de Fukushima, je passe les semaines suivantes à me demander : où est le virus ? comment se déplace-t-il ? Mes enfants me disent de laver tout ce que je ramène du magasin, de laisser mes chaussures dehors de l'appartement, et d'abord, encore, je reprends : non, il ne faut pas exagérer, il faut faire attention à ce qu'on entend, le virus on sait bien comment il se transporte et tout le monde alors le dit, il faut tenir sa distance parce qu'il ne saute pas à plus d'un mètre (même chevauchant un postillon vigoureux) et il faut se laver les mains le plus souvent possible. Disant cela, je me rappelle la première fois que je me suis retrouvée à quelques kilomètres de la centrale de Fukushima Daiichi, on m'avait proposé une salade, de beaux radis blancs, et j'avais prétexté dormir à l'hôtel pour refuser poliment. Une fois de retour dans ma chambre, je m'étais déshabillée entièrement et avais mis à la machine toutes les affaires que j'avais portées dans la journée ; je m'étais lavée vigoureusement – si alors, j'avais pu me défaire de ma peau.... Non non, assurai-je encore à mes enfants, rien à voir, le virus ne se comporte pas comme du césium. Oui mais voilà, apprend-t-on bientôt, le plastique c'est tant de jours, le papier tant de jours, et la manière dont le virus s'attache à chacune des matières qui fait notre quotidien semble se décliner à l'infini. Et la suite, je l'ai déjà traversée, manquant répondre alors comme maintenant aux questions incessantes, les « cela, je peux ? », les « et cela ? », « et sur le bois ? », « et quand je lave, ça va où ? ».

Et puis, en lisant dans la presse qu'EDF lance son « plan pandémie » à Flamanville et que les sous-traitants s'inquiètent de ne pouvoir maintenir des niveaux de production et de sûreté dans les centrales avec des effectifs réduits, je me dis : ah oui tiens, il ne manquerait plus qu'un accident nucléaire. Quelques semaines plus tard, à l'annonce du « pire incendie jamais observé dans la zone d'exclusion de Tchernobyl », je suis prise de vertiges. Ça s'emballe, me dis-je. Et bien que l'IRSN, sur son site, assure maintenir « opérationnel son réseau de surveillance de l'environnement [...] malgré la période de confinement visant à faire face au coronavirus », je me demande s'il ne faut pas anticiper un confinement dans le confinement parce qu'on le sait maintenant : les nuages sont comme les virus, ils ne s'arrêtent pas aux frontières...

² Latour, B., 2017, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte : 121.

Dans la foulée – le pli est pris –, je me dis : une canicule cet été. Je me dis : une catastrophe naturelle, si tant est que la formule ait encore un sens... Emballément. Je pense au roman de Jean Hegland, *Dans la forêt* (2017), le lent arrêt, qu'on croit longtemps passager, ça va reprendre, on pourra à nouveau faire comme avant, reprendre le cours de nos activités, et l'arrêt passager consiste à *entretenir* les facultés déjà acquises pour ne pas les oublier. Un jour oui, la jeune sœur pourra sûrement danser à nouveau dans de grands opéras à Paris ou Sidney, et il importe donc qu'elle *persévère* par des barres au sol quotidiennes, qu'elle s'entraîne devant son miroir. Il importe qu'elle n'oublie pas les gestes, qu'elle les fasse durer. Je ne me rappelle plus comment précisément, dans le roman, cette importance finit par s'estomper au profit d'autres. L'aînée, elle, lâchera finalement les livres – mais quel temps infini pour se déprendre de ce qui s'y trouve... et y renoncer vient plutôt de ne pas savoir lesquels choisir alors qu'on ne peut plus tout emporter. En forêt, rendez-vous compte. Des livres. Lesquels ? Et puis : à quoi bon ?

Mais quand je ne pense pas à tout cela, je suis plongée dans l'histoire de la paysannerie et l'histoire de la foresterie japonaises. Je plonge aussi dans la lecture laborieuse des livres écrits par des agriculteurs dont j'ai fait la connaissance au cours de mes différents séjours. Quand je l'avais rencontré pour la première fois en 2013, Monsieur Sugeno, qui présidait alors le Réseau de l'agriculture biologique dans la préfecture de Fukushima, m'avait emmené voir les expérimentations qu'il avait mises en place, dans ses rizières, sur une parcelle de sa forêt, en collaboration avec une équipe d'agronomes. Dans un des livres, intitulé *L'accident nucléaire et la reconstruction de l'agriculture (Genpatsu jikô to nô fukkô 原発事故と農復興)*, qu'il avait co-édité deux années après la catastrophe, je lis maintenant qu'il s'interrogeait sur les mesures de « restauration » (*fukkô*, donc) prises par le gouvernement : la transformation de parcelles contaminées en fermes de panneaux solaires, la construction d'une « usine agricole » complètement hermétique à la lumière du soleil et à l'air extérieur (entendre, à la radioactivité), était-ce cela « restaurer l'agriculture » ? . Au lieu de cette restauration « prétexte » – prétexte au développement économique promu par l'Etat et les grandes entreprises –, monsieur Sugeno défendait, avec d'autres, l'idée d'une « reconstruction pour les habitants », une reconstruction à petite échelle qui laisse les personnes en prises avec leur environnement. C'est lui, aussi, qui, pour parler de ce qui arrive aux gens de Fukushima depuis mars 2011, se fait fort de rappeler comment la vague de libéralisation des importations de la soie sauvage et de lait dans les années 1970 eut pour conséquence une baisse drastique des fermes laitières et de la sériculture. Pour contrer cela, les agriculteurs avaient redoublé d'efforts pour reconstruire la région et revitaliser la communauté en utilisant les ressources du territoire. Entre autres, ils avaient fait « revivre » (*fukkatsu* 復活) les champs de mûriers : en coopérant avec des entreprises privées, l'administration, des organismes de recherche, ils étaient parvenus à contrôler l'augmentation de la teneur en sucre de leur production, et avaient créé de la poudre de mûriers, du thé de mûriers, de la gelée et de la confiture de mûriers. C'est monsieur Sugeno, encore, qui, dans un autre livre, au titre non moins explicite de *L'agriculture pour vaincre les radiations. Retrouver l'espoir à Fukushima (Hôshanô ni katsu nô no itonami. Fukushima kara kibô no fukkô he 放射能に克つ農の営み. 福島から希望の復興)*, lui, donc, qui voit dans l'agriculture le glaive pour lutter contre « les démons de l'atome » (*genshi no oni* 原子の鬼)...

Oui, la rhétorique de la guerre déclarée à l'ennemi invisible aussi, je connais. L'alliance sacrée – de tous avec tous, au-delà des clivages – devant le péril majeur. Et puis ça ne loupe pas. On nous annonce qu'il va nous falloir apprendre à « vivre avec » le virus. On ne pourra pas attendre indéfiniment l'élaboration

du vaccin. La question mute donc : Sommes-nous prêts ? Sommes-nous prêts à négocier notre espace vital, à faire de la place à ce qui vient ? Sommes-nous prêts à *cohabiter* ?

La question est *tricky*, elle est vicieuse. Je la connais, elle aussi. Impossible d'y échapper quand on travaille sur une catastrophe nucléaire. Sans cynisme apparent, on a pu dire des gens à Fukushima qu'ils pouvaient bénéficier – faire des bénéfiques – ou profiter – faire du profit – ou avoir un retour de l'expérience qu'avaient déjà les Ukrainiens d'une catastrophe nucléaire. La question est vicieuse parce qu'elle porte la *promesse*, bel et bien, d'un devenir-avec et l'ouverture d'un *possible* qui acterait « non pas uniquement de la perte en tant que perte, mais en tant que transformation »³, et dans le même temps le *poison* d'un « gouvernement par adaptation », comme l'appellent Soraya Boudia et Nathalie Jas⁴. La terminologie de ces deux auteures sied parfaitement à ce que nous vivons : en quelques semaines, on est passé du « gouvernement par le risque », propre à l'état d'urgence qu'impose une guerre à mener contre un ennemi invisible et pernicieux – quoique fragile, dit-on aussi pour ne pas affoler, il ne sera pas très difficile de déjouer ses stratégies –, au paradoxe adaptatif du « vivre avec ». Ce n'est pas seulement que, demi-mesure après demi-mesure, la crise se « normalise » ; c'est, davantage, qu'on est passé d'une catastrophe « exogène – l'image de l'envahisseur – à une catastrophe « endogène »⁵ : le coronavirus est un pur produit de nos sociétés, il est une partie de nous, nous cohabitons dorénavant avec ce que nous avons créé. Plus de Grand Dehors, mais la Grande Promiscuité, la Grande Porosité... Pandémie ne vaut pas pour catastrophe nucléaire, bien sûr, et nous ne gagnerions rien à équivaloir l'une avec l'autre. Mais force est de reconnaître que l'histoire « bégaie »⁶...

La grandeur de la bêtise

La « grandeur de la bêtise » : c'est ce qu'avait voulu nous montrer monsieur Yamauchi, curateur du *Rias Ark Museum of Art*, tandis que nous visitons son musée, aussi connu sous le nom de « musée des désastres » depuis 2012. Installé sur les hauteurs de la ville de Kessenuma, profondément affectée par le tsunami, le musée proposait essentiellement, jusqu'en 2011, une salle d'exposition permanente décrivant, à mi-chemin entre arts et artisanats, la vie quotidienne et le folklore de la région. Nous n'étions pas venus pour cela, mais c'est par là que monsieur Yamauchi avait tenu à commencer : dans les époques anciennes, nous avait-il raconté sans préambule, plutôt que de révéler un dieu, les gens remerciaient chaque chose autour d'eux, la mer, qui apportait la subsistance, et la montagne, parce que tout de suite après avoir pêché, on retournait vivre en montagne. Ici, il n'y a pas de plaine entre les deux. Pour cultiver du riz en grande quantité, il est nécessaire d'avoir des plaines. Mais ici, il y a juste la mer et la montagne. Et les rivières. Pendant longtemps, on a considéré que c'étaient des terres pauvres. Mais la montagne et la mer procurent de nombreuses richesses. Les gens y vivent depuis plus de trois mille ans. Ils vivaient de chasse, de pêche et de cueillette et non d'agriculture. Ce n'est pas l'homme qui crée la richesse mais c'est la nature qui donne et l'homme qui en profite. C'est le premier sens religieux : remercier la nature pour ce qu'elle nous offre. Depuis presque deux cents ans, ça a changé, les gens se sont de plus en plus orientés vers une nature maîtrisée, exploitée. Particulièrement

³ Hermant, E. & V. Pihet, 2017, *Le chemin des possibles. La maladie de Huntington entre les mains de ses usagers*, Shapiro, Dijon, Les Presses du Réel : 62.

⁴ Boudia S. & N. Jas, 2019, *Gouverner un monde toxique*, Paris, Quae.

⁵ Revet, S., 2020, <https://www.sciencespo.fr/ceri/fr/content/le-covid-19-catastrophe-naturelle-entretien>, consulté le 27 avril 2020

⁶ Stengers, I., 2002, *L'hypnose entre magie et science*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond : 29.

depuis 1945, le sens des valeurs a subi une révolution complète. On a construit des terrains plats là où il n'y en avait pas – entre la mer et la montagne, et pour ça on a construit des remblais sur la mer. Beaucoup de baies et de plages ont disparu. Là où les eaux douces et les eaux salées se rejoignaient, on a fait des séparations très nettes, et on a « redressé » les rivières pour pouvoir cultiver du riz. En 1960, on en était à un stade où les gens n'étaient plus obligés de faire leur riz eux-mêmes et les terrains qui avaient été dégagés pour le riz ont été changés en zones d'habitation et en secteurs d'activités. Ce sont tous ces terrains qui ont été détruits par le tsunami.

Tout d'une traite. Monsieur Yamauchi nous avait servi cette tranche d'histoire tout d'une traite.

Après cela, il nous avait convié à le suivre au rez-de-chaussée où était installée l'exposition des « objets catastrophés » (*hisai butsu* 被災物) pour laquelle nous avons fait le voyage. Destinée tant à prendre acte du nouveau régime artistique post-Fukushima (« Quand les modalités de la vie quotidienne changent, les expressions artistiques changent avec », pense monsieur Yamauchi) qu'à *réduire les impacts humains* de la prochaine catastrophe, l'exposition avait été conçue pour « aller chercher chez les gens la tristesse, la colère, la terreur même ». Pour ce faire, monsieur Yamauchi avait imaginé d'accompagner les photographies au mur et les amas d'objets posés à même le sol de petits textes « plutôt subjectifs », cherchant à transmettre un « ressenti face à la catastrophe », et d'autres dépliant, parfois incongruent et avec une rudesse qui contrastait avec les premiers, une série de mots-clés. Ceux-là avaient été choisis parce qu'ils avaient envahi l'espace médiatique au moment de la catastrophe, et constituaient, de l'avis de monsieur Yamauchi, des sortes de butoir à la réflexion et même à l'action. Comme « Imprévisible » pour parler de la catastrophe nucléaire, ou « Sans précédent » pour qualifier le tsunami. Il s'était presque énervé : la responsabilité nous incombait des mots que l'on emploie : utilisés à tort, ceux-là portaient en germe la prochaine catastrophe. Il avait donc importé à monsieur Yamauchi de faire comprendre que les catastrophes sont des événements qui se répètent : elles *tournoient* sur elles-mêmes. En parlant, monsieur Yamauchi désignait là des estampes qui figuraient le tsunami qui eut lieu dans la région en 1896 – on dit que 22 000 personnes y avaient trouvé la mort – ; ici une série de photographies datées de 1933. Au moment où nous parlions, le Japon s'apprêtait à changer d'ère : nous étions encore à l'ère Heisei, la semaine suivante nous serions en Reiwa. Le tsunami de 1896 est connu sous le nom de « tsunami de Sanriku de Meiji » ; celui de 1933, sous le nom de « tsunami de Sanriku de Shôwa ». Monsieur Yamauchi avait attiré notre attention sur des photographies du tremblement de terre qui avait eu lieu au Chili en mai 1960 : on dit qu'il s'agit du plus grand tremblement de terre historique, de magnitude 9,5, il a tué près de 140 personnes ici – ceci, on l'oublie souvent. En 2010, nouvel événement sismique au Chili, nouveau tsunami au Japon : cette fois-là, il n'y avait pas eu de dégât humain, mais les exploitations d'huitres avaient été totalement détruites. Et donc l'année suivante, il y avait eu le tsunami de 2011. On dit « la Grande catastrophe de l'Est du Japon », mais le tsunami lui-même n'a pas encore été nommé. A la veille de ce nouveau changement d'ère, monsieur Yamauchi et d'autres militaient pour qu'on l'appelle « le tsunami de Sanriku de Heisei ». « Ce sont des appellations importantes pour les Japonais, ces ères », avait insisté monsieur Yamauchi. « Par exemple, une personne célèbre qui a inventé quelque chose en Shôwa, on va essayer de retrouver son équivalent en Heisei. On se représente les choses cycliquement ». Avec lui, nous venions buter ainsi sur le modèle avant/après et la rhétorique de la rupture. A chaque ère sa catastrophe. Des avants, il y en avait eu plein et c'est l'entretien de leur mémoire qui pouvait sauver des vies. Ce n'était pas inédit, ça avait déjà eu lieu, ça aurait lieu à nouveau. C'est sûr. C'est sûr et il fallait s'y préparer.

L'avant de l'après

L'après-midi qui avait suivi cette visite ainsi que le jour suivant, monsieur Yamauchi avait proposé de nous emmener voir non pas des endroits détruits mais des endroits reconstruits, avait-il insisté. Il voulait nous montrer les structures de prévention aux catastrophes, des digues notamment. La politique de prévention des catastrophes, *bôsai* 防災, commence au Japon à partir de 1933, au moment du tsunami dont il venait de nous parler. Depuis cette date, dans le village de Tarô où nous étions quelques jours auparavant, une digue de dix mètres de haut existait. Depuis cette date, à chaque anniversaire de la catastrophe, étaient organisés dans les écoles, notamment, des exercices d'évacuation ; chaque année, on réapprenait où fuir et comment. En 2011, quand la vague vint toucher Tarô, tous les enfants furent sauvés, nous avait-on raconté, parce que les exercices d'évacuation avaient juste eu lieu la semaine passée.

Depuis 1933. Chaque année. Tous les enfants.

Pour monsieur Yamauchi, cependant, la digue elle-même, qui laissait penser aux gens qu'elle les protégeait, était une erreur. En 2011, là comme ailleurs, les digues n'avaient pas empêché la vague de passer et nombreux étaient ceux qui ne s'étaient pas enfuis pensant que la digue les défendrait. Dans les villages sans digue, au contraire, les gens avaient fui parce qu'ils avaient la mer sous les yeux. Les digues gigantesques qu'on construit partout le long de la côte du Pacifique auront le même effet, s'inquiétait monsieur Yamauchi, les gens ne s'enfuiront pas. Il faut comprendre une nuance très importante – plusieurs de nos interlocuteurs, lors de ce séjour, nous l'avaient d'ailleurs rappelée : les digues ne sont pas là pour arrêter les vagues et ne *préviennent* pas le désastre, elles sont là pour gagner du temps. A la prévention, *bôsai*, monsieur Yamauchi voulait substituer le *gensai* 減災, qui signifie « réduire les dégâts ». Et d'abord, donc : fuir. « C'est cela qu'il faut transmettre aux générations qui viennent après nous : si on ne fuit pas, on meurt ». Monsieur Yamauchi était en colère : ces Jeux Olympiques qui cherchait à *faire passer* la catastrophe étaient précisément l'inverse de ce qu'il fallait faire.

Ce jour-là et le suivant, nous avons donc été d'un point à un autre, tantôt dans un quartier résidentiel fraîchement reconstruit, tantôt sur le chantier de construction d'un tronçon d'autoroute surélevé, tantôt encore sur telle digue puis telle autre, puis telle autre encore – toutes différentes. Sur le chantier d'autoroute, un panneau indiquait que « des travaux de restauration » étaient en cours, *saigai fukkyû kôji* 災害復旧工事. Je connaissais *fukkô* 復興 pour désigner la reconstruction, mais n'avais pas encore rencontré le terme *fukkyû*. *Fukkyû*, m'expliqua-t-on alors, c'est recouvrer, retourner à l'état des choses telles qu'elles étaient avant la catastrophe, *moto ni modosu* 元に戻す. C'est ce que réclamaient à TEPCO certaines associations de plaignants : qu'on leur rende précisément ce qu'ils avaient connu – et c'est l'impossibilité pratique même de cette opération qui la rendait puissante parce qu'elle forçait à énumérer, sans rien laisser de côté, les choses auxquelles on découvrait tenir éperdument. *Fukkyû*, comprenais-je, désigne ainsi un acte de réappropriation, qui régénère en même temps qu'il invente, c'est un *reclaim*⁷. *Fukkô*, c'est réparer, restaurer aussi, mais en mieux, *motto yoku suru* もっとよくする : quelque chose – quelque chose concrète – s'est gagné dans l'opération. C'est *surmonter*, au sens propre du terme. Le concept de résilience est plein de *fukkô*, probablement... Et ce jour-là, c'était

⁷ Hache, E. 2016, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Paris, Editions Cambourakis.

patent : nous étions devant un *fukkô* – on pouvait voir dans le chantier s’afficher presque en clair les points de croissance – qui tentait de se faire passer pour un *fukkyû*...

Notes à garder pour l’après, donc : ce que s’est évertué à nouer ensemble monsieur Yamauchi à notre intention durant ces deux jours, c’est au final de la subjectivité alliée à de la précision terminologique, le tout allié à de la persévérance. A la fois *nommer* précisément – mais aussi intensément – ce qui est en train d’arriver. Nommer pour *préparer* au fait que cela arrivera de nouveau. Enfin *faire durer*.